Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

54 | 2017

La part animale du XIX^e siècle

Introduction. Écrire l'histoire avec les animaux

Quentin Deluermoz et François Jarrige

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5180>

DOI : 10.4000/rh19.5180

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2017

Pagination : 15-29

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Quentin Deluermoz et François Jarrige, « Introduction. Écrire l'histoire avec les animaux », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 54 | 2017, mis en ligne le 01 juillet 2019, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5180> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.5180>

Tous droits réservés

QUENTIN DELUERMOZ
FRANÇOIS JARRIGE

Introduction.

Écrire l'histoire avec les animaux

L'étude des animaux a le vent en poupe. Depuis une quinzaine d'années de nombreuses revues de sciences humaines et sociales ont consacré un dossier à cette question et il existe désormais une littérature considérable sur le sujet. Aux États-Unis, les « *animal studies* » sont devenues un champ important et légitime de recherche alors qu'en France le 141^e congrès du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques (CTHS), qui s'est tenu à Rouen en 2016, portait significativement sur « L'Animal et l'Homme ». Plus de deux cent interventions y ont examiné les multiples fils reliant les hommes aux bêtes, sans que le XIX^e siècle n'occupe une place particulièrement importante dans cet ensemble¹. La *Revue d'histoire du XIX^e siècle* n'a de son côté accordé que peu de place aux animaux. Aucun de ses numéros ne leur a été consacré et même si Maurice Agulhon – président de la société de 1848 – lui a dédié un article devenu classique, aucun texte n'a été publié dans notre revue sur cette question². C'est cet « oubli » qu'entend réparer ce dossier consacré aux animaux au XIX^e siècle. Ce projet ne vise pas simplement à céder à une mode conjoncturelle ou à réparer un oubli regrettable, il vise à introduire un problème devenu central et sur lequel il n'est plus possible de faire l'impasse. Il ambitionne de présenter et discuter un ensemble de questions que nous pensons décisives pour explorer le XIX^e siècle. Celui-ci voit en effet à la fois l'apogée de la présence animale dans les diverses sociétés et la redéfinition très profonde du statut des bêtes, de leurs usages sociaux, comme de leur identité.

Repeupler les récits historiens et les sociétés du XIX^e siècle de la présence animale dont elle a souvent été exclue, sinon comme simple élément du décor, soulève de nombreuses interrogations théoriques et épistémologiques sur le statut des acteurs non-humains, sur la dialectique nature/culture, sur la

1. Citons simplement les revues françaises *Terrains* (2000), *Espaces et Sociétés* (2002), *Politix* (2003), *Ethnologie française* (2009), *Critique* (2009), *Le Mouvement social* (2009), *Pouvoirs* (2009), *Sociétés* (2010), *Études rurales* (2012), *Les annales historiques de la Révolution française* (2014), ou plus récemment encore le numéro de *L'Année sociologique* intitulé « Les Sciences sociales et les animaux » coordonné par Catherine Rémy et Dominique Guillo (2016/2, volume 66).

2. Maurice Agulhon, « Le sang des bêtes. Le problème de la protection des animaux en France au XIX^e siècle », *Romantisme*, 1981, n° 31, p. 81-110.

place à leur accorder dans la reconstitution du passé, comme sur les enjeux de méthode que pose la prise en compte de ces êtres silencieux et souvent invisibles. Comme l'avaient noté dès le XIX^e siècle les inventeurs de la sociologie, l'étude des animaux dépasse la question animale au sens strict pour poser des questions théoriques décisives puisque le regard porté sur les animaux a toujours des implications sur la manière de concevoir l'homme. Écrire l'histoire avec ou sans les animaux résulte d'un choix, pas nécessairement conscient, qui possède par ailleurs une portée politique : peut-on ignorer plus longtemps à quel point nous sommes interdépendants avec les bêtes comme avec le reste de la biosphère ? À l'heure de la sixième extinction en masse des espèces et de la montée en puissance de l'histoire environnementale, de la prolifération de certaines espèces domestiques, et des débats incessants sur la souffrance animale et l'écologie de l'élevage, il est fécond de revenir à ce XIX^e siècle qui a si profondément remodelé le statut des bêtes.

Certes, la prise en compte des animaux par les sciences sociales n'a rien d'inédit, mais pendant longtemps elles se sont contentées de penser l'animal comme un objet qui serait à la disposition des humains, support de représentations ou simple bien de consommation, plutôt qu'acteur de plein droit, doté d'une capacité d'action propre. La division des tâches – héritée du XIX^e siècle – entre sciences de la nature et de la vie et sciences humaines et sociales a bien sûr contribué à cette relégation des bêtes aux marges du récit historique. Désormais, pourtant, la philosophie et les sciences sociales tendent à contester l'ontologie naturaliste censée triompher au XIX^e siècle. La thèse de l'exception humaine, postulant une rupture ontologique entre les hommes et les autres êtres vivants, fait l'objet de remises en cause radicales. Jean-Marie Schaeffer en philosophie ou Philippe Descola en anthropologie ont ainsi fortement contesté le dualisme opposant la culture et la nature, l'homme et l'animal. Ils ont montré qu'il ne s'agissait que d'une manière possible d'appréhender le monde, au final assez récente et localisée, et qui représentait désormais un obstacle majeur au « développement des sciences sociales et humaines »³. Ces analyses ont donné naissance à de vives querelles, en ce qu'elles interrogent en profondeur, à nouveau pourrait-on dire tant le débat est récurrent, la définition de l'humain et sa place dans le monde. Le sociocentrisme structure toujours notre conception actuelle du monde comme les outils élaborés pour le penser. Ce numéro espère contribuer à cette réflexion en explorant diverses arènes où se rencontrent et interagissent hommes et bêtes. Il espère proposer quelques voies, partielles et provisoires, pour dépasser les dualismes qui continuent de structurer l'étude du passé, et en particulier celle du XIX^e siècle où s'imposent la zootechnie, le modèle de « l'animal-machine » et l'instrumentalisation croissante des bêtes comme ressources et matières premières.

3. Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, voir l'entretien réalisé avec lui dans ce n° ; Jean-Marie Schaeffer, *La fin de l'exception humaine*, Paris, Gallimard, 2007, p. 218.

LES RELATIONS HOMMES-ANIMAL AU XIX^e SIÈCLE : UNE NOUVELLE FRONTIÈRE ?

L'intérêt pour l'histoire des animaux a d'abord retenu l'attention en Angleterre et aux États-Unis où les *animal studies* ont émergé précocement. Outre-Atlantique, de nombreux travaux ont ainsi exploré les usages et représentations des animaux, mais aussi l'« agency » spécifique des bêtes et la co-évolution incessante des sociétés humaines et animales. Certains auteurs ont été jusqu'à faire des bêtes des acteurs à part entière de la classe ouvrière en construction⁴. L'histoire des animaux s'est développée plus lentement en France⁵. De fait, l'histoire rurale a évidemment accordé depuis longtemps de l'attention aux animaux, mais principalement sous la forme des bêtes d'élevage et de leur rôle économique⁶. L'histoire des animaux a également été écrite, principalement du point de vue d'une histoire intellectuelle et politique des métaphores et représentations animales. Beaucoup de recherches ont ainsi insisté sur l'importance de l'animalité dans la philosophie du XVIII^e siècle et son rôle dans l'émergence de l'anthropologie moderne⁷. D'autres ont scruté « l'animal en politique », et les multiples façons dont le thème de l'animalité a été mobilisé dans les discours politiques⁸. De nombreux travaux ont également exploré la présence textuelle des bêtes et ses fonctions, et relu le XIX^e siècle au prisme des mises en récit de la présence animale⁹.

Dès les années 1920-1930, lorsque s'évanouissait la civilisation équestre, Lefebvre des Noëttes insistait pourtant déjà sur l'importance croissante des animaux à l'âge industriel en notant combien « les chevaux et les bœufs, loin de diminuer en nombre, se multiplient en raison même du chemin de fer, automobile et machines agricoles »¹⁰. Mais après 1945, l'intérêt pour les animaux est largement retombé, considérés comme des objets de curiosité érudite et folklorique dépassée. Depuis une vingtaine d'années, il renaît peu à

4. Jason C. Hribal, 'Animals Are Part of the Working Class: A Challenge to Labor History', *Labor History*, 44, n° 4, 2003, p. 435-453 et 'Animals, Agency, and Class: Writing the History of Animals from Below', *Human Ecology Review*, 14, 2007, p. 101-112 ; il existe par ailleurs de grandes synthèses collectives outre-Atlantique : Kathleen Kete (ed.), *A Cultural History of Animals in the Age of Empire*, Oxford, Berg, 2007.

5. Damien Baldin, *Histoire des animaux domestiques, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Le Seuil, 2014.

6. Annie Antoine (éd.), « Des animaux et des hommes. Économie et sociétés rurales en France (XI^e-XIX^e siècles) », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 1999, 106-1.

7. Jean-Luc Guichet, Rousseau, *l'animal et l'homme. L'animalité dans l'horizon anthropologique des Lumières*, Paris, Cerf, 2006 ; Élisabeth de Fontenay, *Le silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, 1998.

8. Dans ce registre, cf. Jean-Luc Guichet [dir.], *Usages politiques de l'animalité*, Paris, L'Harmattan, 2006, ou le n° récent des *Annales historiques de la révolution Française* : « L'animal en révolution », n° 377 (3/2014).

9. John Miller, *Empire and the Animal Body. Violence, Identity and Ecology in Victorian Adventure Fiction*, London, Anthem Press, 2012.

10. Richard Lefebvre des Noëttes, *La force motrice animale à travers les âges*, Paris, Berger-Levrault, 1924.

peu, stimulé notamment par les recherches de Daniel Roche sur la « culture équestre de l'Occident », ou celles d'Éric Baratay sur la « société des animaux » et son appel à adopter un « point de vue animal » sur l'histoire¹¹.

Ce faisant, quoi que plus discrètement, l'historiographie et les sciences sociales françaises retrouvaient le débat vigoureux, particulièrement dans le monde anglo-saxon ou allemand¹², sur l'agentivité des bêtes. Il s'agit de savoir si les animaux peuvent être acteurs de leur histoire, de leurs environnements comme des sociétés dans lesquels ils se trouvent. Par exemple le « point de vue animal » proposé par Eric Baratay consiste à se mettre à l'écoute des animaux grâce aux outils de l'éthologie : s'inspirant des découvertes de l'éthologie contemporaine symbolisée notamment par l'œuvre du Néerlandais Frans de Waal¹³, il souligne l'existence d'une intelligence animale, faite d'émotions, de résistance, d'adaptation et de réaction à son milieu. Cette position jugée provocatrice a suscité des résistances, la saisie de cette « agency » animale dépendant notamment de sources nécessairement produites par des humains. Par ailleurs, il serait difficile d'importer tel quel des dispositifs inspirés de l'éthologie en histoire, ou du moins de leur donner une fonction explicative échappant à toute vérification. Il existe néanmoins des études exemplaires dans cette voie comme celle menée par Susan Nance sur les éléphants et leur rôle dans l'invention de l'industrie du cirque aux États-Unis au XIX^e siècle. Elle ne se contente pas de montrer comment ces animaux importés d'Afrique à partir du début du siècle furent exploités et montrés, mais également comment leurs réactions et capacités d'agir propres ont modelé ce type de spectacle et certaines formes de la culture de masse¹⁴.

D'une manière générale, des chercheurs choisissent de reconnaître un statut d'acteur aux animaux – en regrettant la relégation ontologique dont ils auraient été victimes dans la science occidentale – alors que d'autres critiquent cette « radicalisation de la mouvance animalitaire » et refusent toute idée d'agentivité aux animaux, perçue comme une dangereuse dérive « anti-humaniste »¹⁵. Le débat a pris des formes diverses. Ainsi Dominique Guillo

11. Daniel Roche, *La culture équestre de l'Occident XVI^e-XIX^e siècle. L'ombre du cheval*, tome premier : *Le cheval moteur*, Paris, Fayard, 2008 ; Eric Baratay, *La société des animaux, de la Révolution à la Libération*, Paris, La Martinière, 2008, et *Le Point de vue animal, une autre version de l'histoire*, Paris, Seuil, 2012 ; Peter Atkins (ed.), *Animal Cities: Beastly Urban Histories*, Burlington, Ashgate, 2012.

12. Les sciences sociales des rapports homme-animal se sont aussi fortement développées en Allemagne. Les théories de l'acteur-réseau de Bruno Latour y jouent un rôle important : une mise au point dans Sven Wirth / Anett Laue / Markus Kurth / Katharina Dornenzweig / Leonie Bossert / Karsten Balgar (Hg.), *Das Handeln der Tiere. Tierliche Agency im Fokus der Human-Animal Studies*, Transcript – Verlag für Kommunikation, Kultur und soziale Praxis, 2015 ; ainsi que Eitler / Maren Möhring, *Eine Tiergeschichte der Moderne: Theoretische Perspektiven*, Traverse – Zeitschrift für Geschichte (2008), H. 3, S. 91-105. Pour l'histoire, voir l'ouvrage collectif Dorothee Brantz und Christof Mauch (Hrsg.), *Tierische Geschichte, Die Beziehung von Mensch und Tier in der Kultur der Moderne*, Paderborn, 2009.

13. Frans de Waal, *Sommes-nous trop « bêtes » pour comprendre l'intelligence des animaux ?* Paris, Les Liens qui libèrent, 2016.

14. Susan Nance, *Entertaining Elephants: Animal Agency and the Business of the American Circus*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2013.

15. La polémique a été particulièrement vive en anthropologie à la suite du colloque organisé

a-t-il contesté la lecture proposée par Philippe Descola selon laquelle l'oubli des animaux, ou l'idée qu'ils ne sont que des choses, résulterait d'un grand partage né avec la modernisation. Il souligne notamment que le sociologue Alfred Espinas en appelle dès 1878 à l'étude des sociétés animales, et que les sciences sociales reconnaissent fréquemment une subjectivité forte à beaucoup d'animaux comme elles établissent une continuité avec l'homme¹⁶. La mise à l'écart contemporaine résulterait d'un autre partage, entre les sciences dures et les sciences sociales, également naissant à la fin du XIX^e siècle et tout aussi stérilisant. Cependant, comme il le précise avec Catherine Rémy dans un autre article, l'enjeu n'est pas tant de savoir s'il existe ou non « une agentivité sociale chez les animaux, si les animaux sont des acteurs », que de comprendre « en quel sens et au nom de quels arguments précis, il est possible de soutenir, sur la base de données empiriques établies rigoureusement, que telle ou telle espèce peut être considérée dans telle ou telle circonstance écologique comme porteuse d'une forme d'agentivité sociale »¹⁷. D'une certaine manière, Philippe Descola revient ici sur cette question dans l'entretien qu'il a accepté de nous accorder, en reconnaissant les inévitables simplifications historiques qu'implique son modèle structural, mais en rappelant que celui-ci demeure nécessaire pour penser la « pluralité des ontologies ». La mise à l'épreuve du modèle du grand partage entre nature et culture à l'histoire du XIX^e siècle, censé l'instaurer, est l'un des objectifs de ce numéro.

Dans un récent dossier de la revue états-unienne *The American Historian*, la spécialiste des animaux Susan Nance observe combien l'histoire des animaux est sans doute l'un des sous-champs les plus controversés de la discipline. Elle soulève des difficultés redoutables en nous forçant à penser l'identité et la nature de ce qu'est un être humain. Pour autant l'histoire animale se retrouve partout et peut concerner tous les territoires de l'histoire, depuis l'histoire culturelle et des représentations jusqu'aux structures de l'économie¹⁸. À l'origine, l'histoire des animaux est modelée par des préoccupations pratiques, au XIX^e siècle elle est d'abord écrite par des éleveurs ou des marchands soucieux d'améliorer les espèces en documentant leurs différents usages, à l'image du livre des anglais James McDonald et James Sinclair *History of Hereford Cattle* (1886).

en 2011 au Collège de France, intitulé : « Un “tournant animaliste” en anthropologie? », suivi de la réponse cinglante de Jean-Pierre Digard, « Le tournant obscurantiste en anthropologie », *L'Homme*, 203-204, 2012, p. 555-578.

16. Dominique Guillo, « Quelle place faut-il faire aux animaux en sciences sociales? Les limites des réhabilitations récentes de l'agentivité animale », *Revue française de sociologie*, volume 56, n° 1, 2015, p. 135-163.

17. Dominique Guillo, Rémy Catherine, « Présentation », *L'Année sociologique*, 2/2016 (volume 66), p. 269.

18. Susan Nance, 'Animal History: The Final Frontier?', *The American Historian*, n° 6, novembre 2015, p. 28-32.

LE XIX^e SIÈCLE ET LA CENTRALITÉ DES BÊTES : CHANGEMENT DE PERSPECTIVE

La place des animaux dans ce siècle a, quoi qu'il en soit, été fortement réévaluée. Il est vrai que le XIX^e siècle est, plus qu'aucun autre, le siècle des bêtes. Les animaux peuplent les paysages urbains et ruraux, ils accompagnent le travail des hommes et modèlent de multiples façons l'évolution des sensibilités. Alors que la lutte contre les animaux jugés nuisibles, dangereux ou sauvages s'intensifie dans le monde, en Occident comme sur les scènes coloniales, le nombre d'animaux domestiques tend quant à lui à s'accroître. En France, le nombre de bovins est multiplié par deux au cours du siècle, celui des chiens par trois, alors que les porcs sont passés de 4 à 7 millions d'individus et les chevaux de deux à plus de trois millions, sans compter qu'il y avait presque autant de moutons que d'humains en France en 1852¹⁹. La période voit l'avènement des animaux de compagnie dans les sphères bourgeoises urbaines (chiens, chat, oiseaux, poissons) et connaît une hausse des seuils de sensibilités à la violence dont témoigne en France la constitution de la Société protectrice des animaux (SPA) en 1845. Par ailleurs la présence animale dans la ville comme dans les territoires ruraux est profondément redéfinie, elle s'adapte aux normes d'hygiène et de comportement.

Le phénomène concerne l'ensemble du monde occidental : l'accroissement du nombre de chevaux s'observe aussi en Belgique ou en Grande-Bretagne même si c'est aux États-Unis que la croissance est la plus forte et la plus rapide ; dans l'Europe de l'est et du sud en revanche, on privilégie davantage les ânes et les mulets²⁰. Cette présence inédite accompagne les mutations techniques et économiques : on sait combien la spécialisation régionale a entraîné la création de « races » bovines, telle la charolaise, accélérant le processus de sélection des espèces animales et affectant la physiologie même des bêtes²¹. Parallèlement se prolongent des usages plus quotidiens dans le monde des campagnes ou des petites villes, qui ne sont pas que des archaïsmes, mais obéissent à leurs logiques spécifiques. Des chiens activent par exemple les soufflets des forges, les roues et les martinets, les pétrisseuses des boulangers, ils soutiennent le labeur des étameurs et tirent les charrettes des colporteurs. Ils sont de petits moteurs souples et faciles d'entretien pour de nombreuses activités autrefois dévolues aux domestiques, qu'il s'agisse d'aiguiser les cou-

19. Eric Baratay, *La société des animaux*, op. cit., p. 7.

20. Vers 1890 on ne compte ainsi que 672 000 chevaux en Espagne contre 2,5 millions d'ânes et de mulets, Cf. Edmond Lavalard, *Le cheval dans ses rapports avec l'économie rurale et les industries de transport*, Paris, Firmin Didot, 1894, 2 volumes.

21. Jean-Luc Mayaud, « La « belle vache » dans la France des concours agricoles du XIX^e siècle », *Cahiers d'histoire* [En ligne], 42-3/4, 1997 ; *Ibidem*, *La petite exploitation rurale triomphante. France, XIX^e siècle*, Paris, Belin, 1999.

teaux, de tourner les meules, de pomper l'eau ou de baratter la crème²². Les animaux sont bien partout en nombre croissant, engendrant d'ailleurs de multiples problèmes sanitaires et écologiques du fait des bouleversements des éco-systèmes, des quantités croissantes de déchets à gérer ou des terres agricoles consacrées à leur alimentation²³.

Bien entendu, les difficultés méthodologiques demeurent nombreuses pour explorer cette présence animale. Ne serait-ce que celle, nécessaire, de la mesure. L'enquête de l'an III²⁴ recense un peu moins de 1,5 million de chevaux, et à peine 480 000 ânes et mulets, avec de très fortes variations : quelques dizaines ou centaines de chevaux recensés dans les départements alpins comme les Alpes Maritimes et les Basses Alpes, mais plusieurs dizaines de milliers dans les départements normands (Calvados) ou bretons (Cote-du-Nord). Dans une intéressante cartographie, Daniel Roche analyse les différents recensements de la population équine, notamment celui de 1811 qui évalue à 2,5 millions le nombre de chevaux. Si les chiffres doivent être déconstruits puis réélaborés, si les variations régionales et sans doute locales sont fortes, se pose aussi le problème, que tous les auteurs soulignent ici, des sources nécessaires à une enquête plus qualitative, qui implique – mais cela n'est pas spécifique à ce domaine – d'adopter un regard de biais sur des documentations qui *a priori* ne concernent pas directement la question. Comment documenter les animaux à partir de sources qui parlent d'abord des hommes ? Même les relations hommes-animal sont toujours observées à travers des filtres. L'étude nécessite une certaine inventivité – et pas mal de détours – de la part de l'historien.

L'étude des animaux, et des liens singuliers qui se nouent au XIX^e siècle entre les hommes et les bêtes, ouvre de nombreuses fenêtres pour éclairer le fonctionnement des sociétés. Leur présence s'étend partout, dans la rue et au foyer, comme dans les champs et les ateliers. Alors que l'utilisation des bêtes a longtemps été interprétée comme une relique des temps passés, on redécouvre combien le XIX^e siècle marque au contraire leur apogée, combien les animaux offrent alors une « technologie » souple, utile pour de nombreux usages et capables de perfectionnements. Dans le monde de l'industrie par exemple, alors que la vapeur reste longtemps peu utilisée, les manèges de chevaux offrent ainsi une force motrice très utile, y compris dans l'industrie textile du Nord ou à Elbeuf²⁵. Aux États-Unis à la fin du siècle, le che-

22. François Jarrige, « Métiers de chiens. Le moteur quadrupède ou l'intolérable travail canin, 1850-1950 », *Jef klak - Critique sociale & expériences littéraires*, n° 3, avril 2016, p. 132-142.

23. Clay McShane, Joël A. Tarr, *The Horse in the City. Living Machines in the Nineteenth Century*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 2007.

24. Octave Festy, *Les animaux ruraux en l'an III. Dossier de l'enquête de la Commission d'Agriculture et des Arts*, Paris, Hartmann et Tépac éditeur, 1941-1946, 2 volumes ; Daniel Roche, « Les chevaux de la République : l'enquête de l'an III », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2008/4, n° 55-4, p. 82-121.

25. Comme l'observent par exemple Mohamed Kasdi, *Les entrepreneurs du coton : innovation et développement économique (France du Nord, 1760-1830)*, Villeneuve d'Ascq, Presses du Septentrion, 2016, p. 290 ; ou Pierre Largesse, « Le cheval dans l'industrie textile elbeuvienne : conséquence dans

val fournit encore aux petits fabricants une énergie souple et bon marché, nécessitant peu d'investissements²⁶. Si l'animal devient peu à peu une source d'énergie secondaire, quoique toujours essentielle, en Europe et aux États-Unis, elle reste centrale ailleurs. Richard Bulliet insiste ainsi sur le rôle décisif des moulins actionnés par les chevaux en Afrique du Nord – il y en avait cent à Marrakech à la fin du XIX^e siècle, contre seulement vingt mus par l'énergie hydraulique²⁷. Sa thèse est que le bon marché de l'énergie animale offrait peu d'incitation à se tourner vers les coûteuses méthodes hydrauliques et éoliennes utilisées en Europe. Le XIX^e siècle est bien celui des animaux, à une époque de profonde restructuration de leurs définitions et usages.

SYSTÈMES CLASSIFICATOIRES ET ANIMALITÉ

L'histoire des animaux est d'abord une histoire de classification, de mise en ordre de la profusion du monde naturel qui explose au XIX^e siècle avec la colonisation et la découverte incessante de nouvelles espèces plus ou moins exotiques. L'appellation et la classification des animaux s'inscrivent alors dans de nombreuses luttes et compétitions²⁸. Dans son livre « L'ornithorynque et la sirène et d'autres créations de l'imagination classificatoire », l'historienne des sciences britanniques Harriet Rotvo a montré combien, au XIX^e siècle, la classification systématique et scientifique des animaux à travers une nomenclature précise a suscité hostilité et résistance et n'a que tardivement remplacé les anciens modes de classement vernaculaires fondés sur d'autres critères que ceux de la science : sont-ils bons à chasser ? à élever ? à harnacher ? C'est au XIX^e siècle que les êtres au statut ambigu comme les sirènes ou la licorne sont repoussés par la science, même s'ils continuent longtemps à peupler les imaginaires. Ces controverses sur la taxinomie des bêtes reflétaient des oppositions entre naturalistes professionnels et amateurs, mais aussi entre savants français et anglais. L'obsession classificatrice s'imposa finalement, entérinant l'idée de pureté de la race et les théories eugénistes à la fin du siècle, et sa haine souvent affichée du métissage²⁹. Parmi les animaux qui ont sans doute le plus retenu l'attention, il y a en premier lieu le cheval qui a suscité une

la ville», in *Le cheval en Normandie, actes du XXVIII^e congrès des sociétés historiques et archéologiques de Normandie*, Mortagne-au-Perche, 21-24 octobre 1993, Caen – *Annales de Normandie*, 1996, p. 111-118.

26. Ann Norton Greene, *Horses at work : harnessing power in industrial America*, Harvard University Press, 2008.

27. Richard W. Bulliet, 'History and Animal Energy in the Arid Zone', in Alan Mikhail [dir.], *Water on Sand: Environmental Histories of the Middle East and North Africa*, Oxford, OUP, 2013, p. 51-70.

28. M. A. Osborne, 'The Role of Exotic Animals in the Scientific and Political Culture of Nineteenth Century France', in L. Bodson (éd.), *Les animaux exotiques dans les relations internationales : espèces, fonctions, significations*, Liège, Université de Liège, 1998, p. 15-32.

29. Harriet Ritvo, *The Platypus and the Mermaid and Other Figments of the Classifying Imagination*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1997.

littérature considérable³⁰, mais aussi le chien... beaucoup d'histoire portent sur une espèce singulière – ainsi des moustiques étudiés par l'historien de l'environnement John Mc Neill dont il montre comment ils ont modelé l'évolution de la géopolitique des Caraïbes³¹.

Il convient pourtant de tenir compte des logiques classificatoires variables des sociétés. Selon les univers culturels et religieux, tous les animaux ne sont pas identiques ou placés à la même enseigne, et il est difficile de parler de l'animal au singulier. Par ailleurs, la frontière entre l'homme et l'animal n'est pas partout aussi rigide qu'elle l'est devenue en Europe de l'ouest – même si dans la seconde moitié du XIX^e siècle l'Islam connaît une évolution assez comparable à l'Europe chrétienne lors de la Contre-Réforme, et si l'urbanisation y éloigne également le croyant des animaux. Le porc, par exemple, occupe une place différente dans les religions chrétiennes, juives et musulmanes, et sert à la fois de lieu de définition de soi et de construction de l'altérité³². Encore les variations sont-elles nombreuses. Catherine Mayeur-Jaouen souligne ainsi que la coupure entre l'homme et les animaux est moins radicale en islam du fait des origines bédouines des populations. Dans le système de classification des êtres, qui va du végétal aux animaux supérieurs qui frôlent l'humanité, ces derniers se distinguent par leur reproduction par accouplement et par leur domesticabilité, plutôt que par le fait d'appartenir à une classe à part; l'homme est le plus complexe de tous les animaux et le modèle ultime³³.

L'approche la plus fréquente s'intéresse aux animaux domestiques et sauvages tels qu'ils sont utilisés et chassés par l'homme, à l'histoire de l'élevage, aux cheptels ovins et bovins. Les travaux d'histoire économique et sociale des années 1950-1970 ont notamment consacré de longues pages et de nombreuses enquêtes aux différents types d'animaux d'élevage, dans une perspective statistique et descriptive. D'autres travaux plus récents, comme ceux de Jean-Marc Moriceau, proposent d'explorer l'évolution de certains animaux comme le loup au moyen d'enquêtes statistiques précises sur la longue durée³⁴. Encore relativement nombreux au début du XIX^e siècle, les loups disparaissent comme on sait au cours du siècle, victimes d'une chasse intensive³⁵. La question des relations homme-animaux retient de plus en plus

30. Outre les travaux de Daniel Roche cités, cf. Jean-Pierre Digard, *Une histoire du cheval. Art, techniques, société*, Arles, Actes Sud, 2004.

31. John R. McNeill, *Mosquito Empires: Ecology and War in the Greater Caribbean, 1620-1914*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.

32. Claudine Fabre-Vassas, *La Bête singulière, les juifs, les chrétiens et le cochon*, Paris, Gallimard, 1994.

33. Mohammed Hocine Benkheira, Catherine Mayeur-Jaouen et Jacqueline Sublet, *L'Animal en islam*, Paris, Les Indes Savantes, 2005.

34. Jean-Marc Moriceau, *Histoire du méchant loup, 3 000 attaques sur l'homme en France (XV^e-XX^e siècle)*, Paris, Fayard, 2007.

35. Éric Fabre et Julien Alleau, «La disparition des loups ou essai d'écologie historique», in Stéphane Frioux et Pépy Émilie-Anne [dir.], *L'animal sauvage entre nuisance et patrimoine*, Lyon ENS Éditions, 2009, p. 25-34.

l'attention. Une nouvelle discipline appelée l'anthropozoologie a d'ailleurs émergé à partir des années 1980, portée notamment par les travaux de l'ethnologue Jean-Pierre Digard. Il s'agissait initialement d'étudier les rapports (anatomiques, évolutifs, etc.) entre l'homme et les animaux, notamment les Primates. Puis, par extension, la question des relations entre les hommes et les bêtes a conduit à diverses recherches en sociologie comme en histoire³⁶.

EXTINCTIONS EN MASSE OU VISIBILITÉ CROISSANTE ?

Au XIX^e siècle, la présence animale est traversée de paradoxes et de tensions : elle s'intensifie et devient plus visible dans l'espace public, mais dans le même temps certaines espèces disparaissent. Ce double mouvement de disparition et de visibilité est au cœur des articles réunis ici. Il faut rappeler que si les grandes invasions d'espèce sont anciennes, elles s'accroissent au XIX^e siècle sous l'effet des circulations à grande échelle, des nouveaux moyens de transports et de l'intensification des échanges commerciaux. Cette circulation croissante des bêtes provoque de nombreux effets sanitaires et environnementaux : citons l'introduction du chien et la prolifération des lapins en Australie, les invasions d'insectes difficiles à contrôler, autant d'enjeux décisifs et qui participent d'une histoire globale du XIX^e siècle et des connexions à distances dans lesquelles les animaux ont toute leur place³⁷.

Quelques points peuvent ainsi être notés : le XIX^e siècle impérial et industriel connaît une intensification de la chasse et de la pêche. L'histoire de la pêche à la baleine – dont la graisse servait comme lubrifiant – est bien connue et a été beaucoup étudiée depuis la publication en 1851 du célèbre roman d'Hermann Melville, *Moby Dick*³⁸. Dans les régions industrielles d'Europe de nombreux cours d'eau voient la disparition de la faune aquatique du fait de l'intensification des pollutions, en dépit de la mobilisation croissante des associations de pêcheurs³⁹. Dans les territoires coloniaux, la faune fait l'objet d'une chasse de plus en plus intensive : les éléphants d'Afrique pour l'ivoire, les castors du Canada pour fabriquer les chapeaux des Européens. Les loups et les bisons évoqués dans deux articles de ce numéro sont sans doute ceux qui ont le plus retenu l'attention depuis longtemps⁴⁰.

36. Jérôme Michalon, Antoine Doré et Chloé Mondémé, « Une sociologie avec les animaux : faut-il changer de sociologie pour étudier les relations humains/animaux? », *SociologieS* [Online], Online since 07 March 2016, connection on 15 November 2016. URL : <http://sociologies.revues.org/5329>

37. Stephen Mosley, *The Environment in World History*, London, Routledge, 2010, chapitre 2: 'The world hunt'; James Boyce, 'Canine Revolution : The Social and Environmental Impact of the Introduction of the Dog to Tasmania', *Environmental History*, volume 11, n° 1 (Janv. 2006), p. 102-129.

38. Eric Jay Dolin, *Leviathan: The History of Whaling in America*, New York, Norton and Cie, 2007.

39. Jean-François Malange, « Histoire sociale des pratiques de pêche à la ligne en France de 1829 à 1941 : aux origines d'une conscience environnementale », Thèse d'histoire, Jean-Marc Olivier et Patrick Cabanel [dir.], Université de Toulouse 2, 2011.

40. Jon T. Coleman, *Vicious: Wolves and Men in America*, New Haven, Yale University Press, 2004.

D'égalles contradictions expliquent le jeu de présence/absence des animaux en ville : si les animaux de boucherie sont peu à peu évacués du théâtre urbain, la présence animale, mieux documentée, se renouvelle constamment ailleurs : que ce soit par les animaux de traction qui sillonnent la ville sous le contrôle des cochers⁴¹, ou les lieux de distraction et de loisirs comme les zoos dont l'histoire est désormais bien connue⁴². À l'intérieur des maisons, le chien devient un élément clé du modèle familial bourgeois. De nombreuses correspondances, telle celle de la famille Eiffel à Dijon, disent l'attachement intime aux animaux. Les chiens y sont au centre du quotidien, et ils jouent un rôle de médiateurs entre humains. Leur état de santé, leur appétit, leur humeur occupent une place de choix dans les lettres de famille⁴³. Il faudrait également relire, à la suite de Daniel Fabre, le rôle des oiseaux dans les apprentissages populaires⁴⁴, ou encore l'extraordinaire passion pour la colombophilie dans la seconde moitié du XIX^e siècle, dans la foulée de la première association *colombophile* créée à Roubaix en 1849. L'animal domestique accompagne la redéfinition des rapports entre public et privé et avec eux les équilibres sociaux et psychologiques qui président à l'organisation intime de la vie. Enfin, l'invention de l'histoire elle-même n'est pas étrangère à la question animale, Jules Michelet a ainsi réhabilité l'animal dès les années 1840, dans le secret de son *Journal*, puis dans l'éclat de ses cours au Collège de France et dans ses écrits ; sous le Second Empire il publie *L'Oiseau* et *l'Insecte*. Pour lui, redonner une place aux animaux s'inscrivait dans la même démarche que réhabiliter le rôle du peuple dans l'histoire⁴⁵.

LE SIÈCLE DE L'ANIMAL-MACHINE ?

Un autre paradoxe central du XIX^e siècle est la coexistence permanente d'une nouvelle sensibilité protectrice et d'une intensification de l'exploitation animale. La remise en cause des anciens dualismes sous l'impact du développement de la paléontologie, de la biologie évolutionniste ou de l'éthologie – disciplines qui tendent à rapprocher l'homme et l'animal – est en

41. Guislaine Bouchet, *Le cheval à Paris de 1850 à 1914*, Genève/Paris, Droz, 1993 ; Nicholas Papayanis, *The Coachmen of Nineteenth-Century Paris. Service, Workers and Class Consciousness*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1993.

42. Éric Baratay et Élisabeth Hardouin-Fugier, *Zoos : histoire des jardins zoologiques en Occident, XVI^e-XX^e siècle*, Paris, La Découverte, 1998 ; Harriet Ritvo, 'Exotic Captives', in *The Animal Estate: The English and Other Creatures in the Victorian Age*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1987, p. 205-242 ; Nigel Rothfels, *Savages and Beasts: The Birth of the Modern Zoo*, Baltimore, John Hopkins University Press, 2002 ; Cowie Helen, *Exhibiting Animals in Nineteenth-Century Britain, Empathy*, London, MacMilan, 2014.

43. Louis Devance, *Gustave Eiffel. La construction d'une carrière d'ingénieur*, Dijon, EUD, 2016, p. 37.

44. Daniel Fabre, « La Voie des oiseaux. Sur quelques récits d'apprentissage », *L'Homme*, 1986, volume 26, n° 99, p. 7-40.

45. Paul Viallaneix, *La Voie royale. Essai sur l'idée de peuple dans l'œuvre de Michelet*, Paris, Flammarion, 1971, p. 229-230.

effet contemporaine de leur durcissement pour justifier l'utilisation croissante des bêtes. Le clergé catholique du XIX^e siècle, par exemple, défend le modèle cartésien de l'animal-machine qui permet d'écarter tout panthéisme tout en distinguant strictement l'homme des autres créatures vivantes⁴⁶. Au XVIII^e siècle, se développe par ailleurs une science des bêtes identifiées à des mécanismes froids, susceptibles d'amélioration. C'est alors que surgit la science vétérinaire soucieuse d'améliorer la condition des bêtes et leur rendement pour mieux répondre aux usages croissants dont elles font l'objet⁴⁷. Mais c'est surtout dans la seconde moitié du XIX^e siècle que s'installe réellement le pouvoir des vétérinaires, à la place des guérisseurs locaux de plus en plus discrédités. Leurs compétences sont peu à peu reconnues comme le montrent les monopoles qu'ils acquièrent en matière de contrôle des abattoirs ou d'intervention en cas d'épizootie⁴⁸.

Sous l'action de ces nouveaux professionnels du corps des animaux que sont les zootechniciens et les vétérinaires, l'amélioration et la sélection des races s'intensifient. Même si le croisement de races locales avec des races étrangères se pratiquait déjà dans les régions d'élevage, il s'accroît et les méthodes s'affinent pour modeler la morphologie des bêtes et accroître leur productivité. Les livres généalogiques voient ainsi le jour pour certifier la pureté des races, alors que les comices et concours agricoles doivent diffuser les nouvelles pratiques dans les campagnes. Le mot « zootechnie » apparaît en France dans les années 1840, et en 1849 est ouverte la première chaire de zootechnie au sein de l'institut agronomique créé à Versailles. L'agronome de Gasparin définit ainsi la nouvelle discipline : « créer une doctrine nouvelle de la production animale fondée sur la science expérimentale ». L'animal devient réellement une machine productive dont la finalité doit être le rendement, alors que le zootechnicien se considère comme « l'ingénieur des machines vivantes »⁴⁹.

La standardisation et la représentation croissante des bêtes comme des machines productives transforment physiquement les animaux et leurs allures. Ils deviennent plus grands, plus lourds, plus productifs. Les vaches moyennes pèsent 300 kg au milieu du XIX^e siècle contre 500 kg dans l'entre-deux-guerres, certaines races atteignent des records comme la Limousine qui passe de 300 à 900 kg en moyenne. Dans la Nièvre les éleveurs de chevaux se regroupent autour de la Société d'agriculture locale pour créer un cheval lourd et puissant capable de rivaliser avec les célèbres Percherons sur le

46. Éric Baratay, *L'Église et l'animal (France, XVII^e-XX^e siècle)*, Paris, Cerf, 1996.

47. Gilles Barroux, « La santé des animaux et l'émergence d'une médecine vétérinaire au XVIII^e siècle », *Revue d'histoire des sciences*, 2/2011, tome 64, p. 349-376.

48. Ronald Hubscher, *Les maîtres des bêtes. Les vétérinaires dans la société française (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, Odile Jacob, 1999.

49. Cité par Etienne Landais et Joseph Bonnemaire, « La zootechnie, art ou science ? Entre nature et société, l'histoire exemplaire d'une discipline finalisée », *Courrier de l'Environnement de l'INRA*, n° 27, avril 1996, p. 23.

marché nord-américain qui s'ouvre alors aux importations européennes⁵⁰. La transformation du cochon est particulièrement spectaculaire : le petit cochon noir et vif, resté proche des cochons sauvages, devient clair et obèse et s'apparente de plus en plus à une véritable usine à viande. Dans l'Empire britannique les races anglaises de mouton se transforment également et sont adaptées aux conditions locales dans lesquelles elles sont introduites⁵¹. Tous les animaux domestiques connaissent en réalité de profondes transformations de leur morphologie sous les effets des nouveaux imaginaires productivistes. Toute réflexion sur la part des bêtes au XIX^e siècle implique d'être attentif à ces aspects de la question.

INTERROGER LE GRAND PARTAGE, RELIRE LE XIX^e SIÈCLE

Ce numéro entend donc à la fois faire un point – nécessairement provisoire et partiel – sur ces situations et ces débats, puis ouvrir le questionnement en décloisonnant le regard, en partant en quête de la diversité des agencements qui ont pu exister entre sociétés humaines et animales. Jusqu'ici, on l'a dit, les recherches se sont principalement concentrées sur l'élevage et la traction, sur les pratiques savantes, sur les animaux domestiques et de loisirs. On connaît moins les usages plus ordinaires, la relation animale à la ferme, l'identité des animaux prolétaires, leur rôle auprès des forces de l'ordre comme dans les colonies, alors même que, comme le notait l'anthropologue Bernadette Lizet, « l'animal de travail » demeure un enjeu de débat permanent au XIX^e siècle⁵². Le siècle de l'industrialisation et de la démocratisation aurait modifié de façon radicale les relations entre humains et animaux ; à travers la zootechnie les bêtes auraient de plus en plus été mises à distance des humains et leurs relations réduites à la seule rationalité économique. Pourtant le processus fut lent et inégal, et dans de nombreux endroits « les paysans et les pauvres gens font très peu de différences entre eux-mêmes et leurs bêtes », comme le remarquait Keith Thomas dans un livre important et très influent consacré à l'Angleterre de l'époque moderne⁵³.

L'enjeu ne sera donc pas uniquement de penser les usages métaphoriques de l'animalité, en politique ou ailleurs, mais d'interroger le dualisme constitutif de la modernité opposant nature (animalité) et culture (humanité), sa

50. Voir l'étude ethnohistorique classique de Bernadette Lizet, *La bête noire : à la recherche du cheval parfait*, Paris, Editions de la MSH, 1989.

51. Rebecca J. H. Woods, 'From Colonial Animal to Imperial Edible: Building an Empire of Sheep in New Zealand, c. 1880-1900', *Comparative Studies of South Asia, Africa, and the Middle East* 35, 1, 2015, p. 117-136.

52. Bernadette Lizet, *Le cheval dans la vie quotidienne : techniques et représentations du cheval de travail dans l'Europe industrielle*, Paris, Berger-Levrault, 1982.

53. Keith Thomas, *Man and the Natural World: A History of the Modern Sensibility*, trad. fr. *Dans le jardin de la nature. La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne (1500-1800)*, Paris, Gallimard, 1985, p. 125 et sq.

mise en place au XIX^e siècle mais aussi ses limites et inaboutissements. Il ne s'agit pas simplement de rendre compte de la place de quelques espèces animales dans les sociétés du XIX^e siècle, mais plus profondément de penser les formes de cohabitation, de coévolution, de co-construction incessantes qui ont modelé les dynamiques historiques propres à cette époque⁵⁴.

Pour être convaincant, ce décloisonnement implique de croiser les échelles d'analyse en explorant des terrains hors de l'hexagone, en Amérique du nord et dans les colonies. Ce numéro souhaite également dialoguer avec les très riches traditions intellectuelles qui, dans les sciences sociales, proposent d'explorer les liens entre humains et animaux et l'*agency* des bêtes⁵⁵. Il s'agira donc de mettre au centre de l'analyse les relations ordinaires, faites de violence et de collaboration, d'exploitation, de connivence ou de résistances qui ont façonné les liens entre les bêtes et les hommes. Les articles du numéro proposent de mettre au jour ces perspectives. Malik Mellah et Pierre Serna interrogent ainsi la diversité des pensées scientifiques et politiques à la fin des Lumières et sous la Révolution. Ils montrent comment les animaux se trouvent au cœur de pensées républicaines alternatives, oubliées ensuite, qui interrogent en profondeur, et pas seulement dans l'ordre du discours, la place de l'homme dans le monde et avec elle la définition du pouvoir. Fabien Carrié, de son côté étudie le jeu des configurations qui, par petites touches, entraîne la marginalisation par les élites britanniques de relations peuple/ animaux jugés « sauvages », alors que s'imposent de nouveaux seuils de sensibilités. Dans un tout autre registre, Eric Baratay propose ici un exemple de son travail sur le « point de vue animal » dans la France de la Restauration, et de la manière dont il utilise les apports de l'éthologie pour restituer une relation homme-animal. Un des effets de cette rencontre, ici entre la girafe du Pacha d'Égypte et les Français, est par exemple d'éclairer la diversité des rapports hommes-animaux et hommes-végétaux dans la ville du XIX^e siècle. Les deux derniers articles abordent davantage la relation entre animaux, environnements et transformation sociale. Croisant histoire et biologie, Éric Fabre revient sur la disparition du loup au XIX^e siècle, qui s'avère au final moins liée aux pratiques de chasse ou de destruction qu'à la modification de l'environnement forestier qu'entraînent à la fois le développement de l'emprise agricole du milieu du siècle, la surpopulation des campagnes et la raréfaction des proies. Tangi Villerbu, de son côté, propose une lecture de la conquête de l'Ouest américain à travers l'évolution contrastée des relations entre bisons et chevaux. Un entretien avec Philippe Descola clôt le dossier.

54. Le chien a été au cœur de ce type de réflexion : Dominique Guillo, *Des chiens et des humains*, Le Pommier, coll. « Méléte », 2009 ; Donna Haraway, *Manifeste des espèces de compagnie. Chiens, humains et autres partenaires*, traduit de l'anglais par Jérôme Hansen, Terra Incognita, Editions de l'Eclat, 2010.

55. Richard L. Tapper, 'Animality, humanity, morality, society', in Tim Ingold (ed.), *What is an Animal?* London, Routledge, 1994, p. 47-62 ; Sarah McFarland et Ryan Hediger (eds), *Animals and agency: an interdisciplinary exploration*, Brill, Leiden, 2009.

Il propose une discussion entre histoire et anthropologie structurale, dans laquelle l'anthropologue évoque de stimulantes perspectives pour l'usage de ses analyses en histoire. La discussion met ainsi au jour des « ontologies » (types de relations entre les hommes et les existants) moins écrasantes que ne le suggérerait une analyse comparée de très longue durée. Elle rappelle, au-delà de la seule imposition du « grand partage », la grande diversité des situations au XIX^e siècle et la confrontation comme la coexistence des mondes qui le constituent.

Ces quelques éléments suggèrent de vastes contrées à redécouvrir et à explorer : d'abord restituer la diversité des présences animales dans les espaces sociaux, économiques et politiques, en Europe et ailleurs, pour éviter une histoire rétrospective tronquant le champ de l'observation ; ensuite réinterroger, si elles sont si fréquentes, ces relations ordinaires au monde animal comme autant d'entrées dans les manières d'agir et de comprendre le monde des hommes et des femmes d'autrefois ; enfin, en exhumant cette richesse et ces réarrangements, c'est notre conception même de l'avènement du monde « moderne » qui est à revoir. Un tel projet invite donc à décentrer les regards habituels portés sur les bêtes, abandonner les récits encore dominants centrés sur les seuls humains, et par là même décentrer le regard sur ce siècle par excellence de la modernité qu'a été le XIX^e siècle. L'enjeu est de retrouver un autre XIX^e siècle, moins anthropocentré, moins assuré aussi de sa supériorité et de son exceptionnalité. Il est aussi de contribuer, après d'autres, à repeupler le passé de ses non-humains, dans une perspective que ne les réduit pas – c'est un effet de cette lecture dualistique rétrospective qui se cristallise à ce moment – à un cadre passif de l'action humaine.

*Quentin Deluermoz est Maître de conférences en histoire
à l'université Paris 13 et membre de l'IUF ;
François Jarrige est Maître de conférences en histoire
à l'université de Bourgogne et membre de l'IUF*